

rations de l'agriculture, et certainement, si nous avons le moindre désir de suivre l'exemple de nos co-sujets de la Grande-Bretagne, nous ne pouvons guère en venir mieux à bout qu'en adoptant les mêmes moyens de transport et d'amélioration en fait d'agriculture. Nous n'en avons pas moins besoin que les fermiers anglais. Nous ne sommes pas plus riches ou plus habiles dans l'art de l'agriculture qu'ils ne le sont; conséquemment nous avons besoin de renseignements autant qu'eux, afin que nous puissions augmenter nos moyens d'aise et de jouissance; ou plutôt afin que nous puissions, au moyen d'une industrie plus habile à la culture des terres, avoir des produits plus considérables de nos travaux et de la terre que nous n'en avons actuellement. Nos terres sont nos richesses, si nous savons en tirer parti par une application judicieuse de travaux et de capitaux. Ceux qui adopteront les mesures nécessaires pour mettre le peuple en état d'accomplir ce grand bien seront les bienfaiteurs du pays.

EXTRAIT DU VOYAGE D'AGRICULTURE DE MR. COLMAN EN EUROPE.

DES FERMIERS.—Viennent ensuite les fermiers qui louent les terres des propriétaires. Ces hommes ne sont point comme les fermiers des Etats-Unis qui travaillent eux-mêmes dans les champs. Il est rare qu'ils fassent aucune espèce de labour eux-mêmes. C'est en général un corps permanent et instruit, et dont plusieurs vivent avec élégance et tout-à-fait à la mode. Plusieurs d'entre eux sont des personnes qui ont de grandes propriétés, comme ils doivent nécessairement en avoir pour conduire les terres dont ils entreprennent la culture. Les capitaux nécessaires pour conduire une ferme doivent toujours être estimés au double ou au triple du montant des revenus, et ne peuvent pas en général être estimés à moins de £10 sterling, ou 50 piastres par arpent. L'assortiment nécessaire pour un paturage doit, sans doute, être beaucoup plus considérable que celui qu'il faut pour une terre à cultiver; mais on ne doit s'attendre au succès dans aucun cas sans des déboursés considérables. Il n'est pas de rapport sous lequel l'agriculture en Angleterre diffère plus de celle des Etats-Unis, surtout de celle des Etats du Nord, que le rapport des capitaux. Ils essaient à réussir avec le moins de dépense possible. Sous de telles circonstances leurs opérations sont très désavantageuses. Ils ne peuvent jamais faire un marché, non plus qu'exhiber les produits de leurs fermes dont les résultats sont en conséquence pauvres et limités. La différence est sensible entre

un nouveau pays qui cherche à se procurer les moyens de subsistance, et un vieux pays qui peut accumuler les produits des années et des siècles précédents, les dépenses encourues sur quelques fermes en Angleterre, pour l'achat des fumiers seulement, excédant des milliers de louis sterling; le coût seul des graines étonnerait un fermier américain, et cependant l'expérience a démontré que dans tous ces cas, plus les déboursés sont considérables, plus on est sûr d'en obtenir des résultats heureux:

Les cultivateurs en Angleterre, autant que j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec eux, sont un corps très instruit sur les différents sujets qui ont rapport à leur état particulier. Il y en a sans doute parmi eux plusieurs qui appartiennent à des classes moins élevées, mais leurs manières sans exception sont courtoises et agréables, leur hospitalité rare, et la tenue de leurs maisons admirable; je parle ici sur l'autorité d'un connaisseur dans ces matières. En un mot, je n'ai jamais eu le malheur de rencontrer en Angleterre ou en Ecosse, un seul exemple de malpropreté dans aucune maison privée où je sois allé; au contraire j'y ai toujours vu la propreté la plus exemplaire. Je n'en puis dire autant de tous les hôtels ou auberges du pays dont plusieurs sont de beaucoup inférieurs sous tous les rapports, et dont aucunes ne sont supérieures à aucune de nos meilleures auberges. Il y a un fait dans les manières anglaises qui fait tant d'honneur à la tenue de leurs maisons que je vais, pour les meilleurs motifs, me risquer de rappeler à mes amis américains, quoique je craigne qu'aucune réforme à ce sujet soit inutile. Dans aucune maison que j'ai visité, je n'ai été étouffé ou offensé par la fumée du tabac, et je n'ai rencontré l'habitude grossière et inutile de chiquer du tabac, depuis que je suis revenu d'Angleterre, qu'une seule fois, et c'était de la part d'un Américain. On ne pratique pas la même retenue aux dîners publics et l'atmosphère devient aussi épaisse qu'un brouillard de Londres. Je n'interviendrai point dans les jouissances particulières d'aucune personne; mais je ne perdrai aucune occasion qui se présentera de protester contre une pratique qui n'a rien de recommandable et relativement à laquelle on a raison de se demander quel droit a aucun homme de s'amuser ainsi en égoïste, dans les maisons au dehors, aux dépens de son voisin.— Je sens très bien la valeur des produits du tabac pour mon pays comme branche d'agriculture; mais je n'en puis regarder la culture avec beaucoup de complaisance; l'état de stérilité de la terre, après qu'on y a cultivé le tabac pendant quelque temps, ne